

Séance solennelle et publique
du 30 janvier 2000



(Attribution des prix du concours 1999)

Rapport par Monsieur Michel Vicq



Sur les Prix de dévouement

Il m'incombe à nouveau l'honneur, au nom de l'Académie de Stanislas et à l'occasion de sa séance annuelle, solennelle et publique, d'être le rapporteur des Prix de Dévouement.

En ces temps aux lueurs de couchant, dévorés par Internet et dominés par l'Euro, à l'heure où beaucoup cherchent des passerelles pour accéder au nouveau millénaire, il est encore agréable de pouvoir cueillir ces épis d'espérance et ces fleurs sauvages qui s'appellent les actes de dévouement.

Notre société en parle peu, trop préoccupée qu'elle est par ses excès, ses violences et ses turpitudes. Et pourtant, il est bien là le dévouement, dans notre quotidienneté, mais si délicat et si furtif qu'il échappe à nos regards éblouis par les éclairs aveuglants d'une actualité torturée.

Blotti au cœur d'une vie secrète ou dans un grand silence de solitude qui enferme celui qui le donne, le dévouement sait que la réussite n'est pas facile ; mais il a la certitude que l'échec n'est jamais définitif.

Mesdames et Messieurs les lauréats, permettez-moi d'être aujourd'hui, au nom de notre compagnie, le chantre de vos actions méritoires mais discrètes, de vos élans généreux mais silencieux et peut-être aussi de vos douleurs muettes et pudiques.

En écho à l'appel de l'universalisme enraciné dans l'individualisme de chacun, vous vous êtes montrés oublieux de vos propres soucis pour vous charger de ceux des autres.

Repoussant avec douceur l'amertume, l'aigreur ou le malheur, vous avez donné sans compter ce qui vaut pour les autres l'affection, le temps, la présence, pour faire que les fruits soient dignes des fleurs.

Sans chercher à plaire aux faiseurs de tendance ou aux magiciens de la mode, vous avez su, dans vos comportements exemplaires, faire parler vos consciences, réveiller les émotions d'un défi réussi et faire renaître la joie et le sourire en partageant une peine.

Votre volonté, votre optimisme, votre enthousiasme ont adouci le chemin d'un autre et rendu à son cœur perdu sa part d'humanité.

L'Académie de Stanislas est depuis toujours attentive aux gestes qui sauvent et à l'écoute des paroles qui délivrent.

Une nouvelle fois, fidèle à sa mission, elle est heureuse de récompenser d'abord celles et ceux qui, comme vous, lui ont paru mériter cette année les Prix de Dévouement.

PRIX CADIOT, PARTOUNEAU, PRÉSIDENT JOLY ET JEANNE ROTY

Ces prix associés récompensent des actes de dévouement retenus par l'Académie.

C'est ce qu'elle a fait en portant son intérêt au travail accompli avec bonheur par l'Association des Donneurs de Voix de la bibliothèque sonore de Lunéville.

Créées en 1971, à l'initiative du Lion's Club, les associations des donneurs de voix sont actuellement 116 en France. L'une d'elles, fort dynamique, est établie à Lunéville depuis 20 ans. Son objectif est de tenir à la disposition des aveugles et mal-voyants, des cassettes dans lesquelles sont enregistrés, grâce aux voix de bénévoles, des ouvrages de lecture traditionnelle.

Actuellement, 42 personnes âgées de 60 à 85 ans bénéficient de ces supports sonores réalisés par 22 bénévoles. Les livres enregistrés, qui proviennent de bibliothèques locales ou personnelles, reçoivent, pour être exploités sans droits d'auteurs, l'accord des éditeurs ou des auteurs.

Si les ouvrages demandés sont le plus souvent des romans, tous les domaines sont pourtant couverts, qu'il s'agisse de la philosophie, de l'ésotérisme, des religions, des arts, du théâtre.

En quelques années, le potentiel de la bibliothèque sonore est passé de 285 livres enregistrés, à 1525 aujourd'hui, soit plus de 10.000 cassettes mise à disposition gratuitement à la permanence de l'Association à la Médiathèque de Lunéville. C'est dire le travail accompli.

L'objectif des responsables est bien sûr de développer ce capital en mettant à profit leurs ressources -cotisations des adhérents, subventions

locales, participation de la Sécurité Sociale- pour faire l'acquisition de nouvelles cassettes à enregistrer.

Tout cela pour la plus grande satisfaction des bénéficiaires. Mais il serait injuste de parler du travail méritoire de l'association sans distinguer dans les compliments celui qui en est la cheville ouvrière depuis 13 ans, Monsieur Claude Reboisson.

Alors que tout l'invite à goûter un repos bien mérité, Monsieur Reboisson qui, entre autres responsabilités, est aussi délégué régional et administrateur national du mouvement des donneurs de voix, consacre son temps de manière exemplaire à faire que la réussite d'aujourd'hui soit un grand succès pour demain. Sa gentillesse ne fait qu'ajouter à ses mérites.

Monsieur, par votre action et votre générosité très amicales, vous redonnez une place aux mal-voyants en leur proposant des retrouvailles impossibles.

L'Académie de Stanislas vous adresse, ainsi qu'aux membres actifs de votre association, ses compliments et vous décerne le prix Cadiot, Partouneau, Joly et Roty.

PRIX DU PROFESSEUR LOUYOT

Il est décerné, cette année, à l'Association d'Aide Scolaire bénévole aux adolescents malades (AISCOBAM).

Cette association est née en 1991 sur la base d'un constat simple : il n'existait aucun suivi scolaire pour les collégiens et lycéens hospitalisés, alors que pour les élèves du primaire, des postes détachés d'enseignants avaient été créés dans les structures hospitalières.

Cet enseignement dispensé par des professeurs bénévoles aux adolescents malades hospitalisés ou immobilisés à domicile, permet pour chacun de rester en contact avec le monde scolaire, mais aussi de rompre par l'étude un isolement souvent lourd et d'atténuer le choc de la maladie ou de l'accident en entretenant un espoir.

Actuellement, l'AISCOBAM, dotée d'un agrément ministériel, axe ses interventions sur l'hôpital d'enfants de Brabois et plus spécialement dans les secteurs sensibles de pédiatrie et de cancérologie qui accueillent des adolescents pour des maladies qui exigent des séjours et des soins de longue durée.

Pour l'année scolaire écoulée, 133 professeurs bénévoles ont dispensé 2732 heures de cours à 201 élèves. Un système vidéo a même été installé récemment pour permettre aux jeunes malades en chambre stérile de recevoir leurs cours depuis un studio approprié. Français, mathématiques, langues vivantes sont les matières les plus enseignées ; mais toutes peuvent l'être à la demande des malades.

Depuis peu, l'Education Nationale a détaché un professeur coordonnateur à titre permanent.

Mais la charge reste lourde, d'autant plus que le budget de l'AISCOBAM est modeste, alimenté seulement par les cotisations de ses adhérents, des dons et des subventions appréciées de la Ville de Nancy et de l'Est Républicain.

Cours, déplacements, temps sont offerts par les professeurs qui considèrent, dans une solidarité forte et discrète qui dépasse toutes les barrières partisans ou philosophiques, que la maladie ne doit pas déboucher sur une exclusion supplémentaire.

En effet, la contribution de chacun témoigne non seulement d'une générosité exemplaire et désintéressée, mais s'inscrit dans une démarche sociale qui implique une complicité humaine de chaque instant avec les élèves affectés par la maladie, avec les parents sensibles à l'épreuve des leurs et avec le corps médical présent, les médecins et leurs collaborateurs.

L'autorité médicale se loue d'ailleurs des services précieux rendus par l'association.

L'Académie de Stanislas est heureuse de décerner à l'AISCOBAM, par l'intermédiaire de son président Monsieur Jean-Michel MASSON, le prix du professeur Louyot auquel elle associe naturellement Monsieur Jean-Noël Chassard qui fut en son temps l'initiateur de cette remarquable réalisation.

PRIX DU CREDIT IMMOBILIER

Il a paru tout à fait judicieux à notre commission de décerner ce prix à Madame Marie-Louise Chaumont qui réside à Villers-Clairlieu depuis 1975.

Veuve, mère de deux enfants, celle qui est appelée affectueusement « *Malou* », mène une vie de dévouement qui n'a d'égal que sa discrétion.

Aînée de neuf enfants, elle connaît à 16 ans le poids du travail : aide, puis assistante maternelle, animatrice de maisons d'enfants, employée de maison, ont été ses principales activités professionnelles.

Mais ces travaux absorbants et souvent pénibles ne combleront pas son insatiable générosité et son besoin de se mettre à la disposition des autres, soit comme monitrice ou directrice de colonies de vacances, soit comme animatrice dans de nombreuses associations dont elle est à l'origine. C'est le cas de Clairlieu animation depuis 1975, du Mouvement Eucharis-

tique des Jeunes, du groupe villarois pour l'accueil de l'enfant depuis 1978, de l'association socio-culturelle de Villers depuis 1980 et de l'Atelier depuis 1988, association dont les bénéfices, réalisés lors de la vente d'objets confectionnés par les adhérents, sont distribués aux Restaurants du cœur, aux enfants du Pérou et à la soupe des sans-abri.

En 1990, Madame Chaumont perd son mari, âgé de cinquante ans, dans un accident du travail. Mais, moins de dix jours après, pour respecter son engagement, elle prend la direction d'une colonie de vacances dans les Vosges. Et c'est le drame. Le feu ravage le bâtiment. Avec un sang-froid hors du commun et un courage exemplaire, Madame Chaumont parvient à évacuer les cent petits colons âgés de cinq à douze ans, les sauvant ainsi, affirment les autorités, d'une mort certaine.

En reconnaissance, la fondation Johan Wolfgang von Goethe lui a décerné en 1991 le prix Emmele Johanna faisant d'elle la seule Française à avoir été ainsi distinguée par cette association européenne.

Titulaire de la médaille d'argent de la Jeunesse et des Sports, Madame Chaumont, unanimement appréciée, est une main généreuse, un visage d'accueil fait d'abnégation, de gentillesse, de dynamisme, de chaleur, d'enthousiasme et de fidélité.

Son seul souci est de donner sa plénitude à chaque instant et d'apporter réconfort, fraîcheur et vérité, à un monde de tristesse, de pauvreté et de désarroi, là où le cœur saigne.

Votre regard, Madame, aime les étoiles.

L'Académie de Stanislas adresse ses compliments à Madame Chaumont et lui remet le prix offert par le Crédit Immobilier destiné à récompenser une initiative désintéressée, à caractère social.

PRIX DE L'ASSOCIATION DEPARTEMENTALE DE LA FAMILLE FRANCAISE

Ce prix a été créé pour honorer une famille du département de Meurthe-et-Moselle déjà décorée de cette médaille et ayant élevé au moins cinq enfants.

Les mérites de la famille Christophe répondent parfaitement à ces exigences.

Monsieur Denis Christophe, 45 ans, et son épouse Agnès, 39 ans, ont huit enfants âgés de 19 ans pour l'aîné Sébastien, qui poursuit des études supérieures, à 6 mois pour Thomas. Depuis 1986, ils demeurent dans une coquette petite maison située sur les hauts de Nancy, dans le quartier de Buthegnémont. Le chef de famille est agent de maîtrise à la

SNCF. Il consacre son temps libre à agrandir et agrémenter le nid familial pour donner à ses enfants le confort favorable à leur épanouissement. Madame Christophe a la lourde tâche de faire vivre, d'entretenir et d'éduquer son petit monde : tous sont scolarisés, à l'exception des deux derniers.

Sourires et joie sont au cœur de cette famille où tout traduit l'attention à l'autre, l'affection partagée, la disponibilité pour les tâches communes. D'ailleurs, dans la maison agréable et soignée, la vie heureuse s'exprime à tous endroits par une décoration aux couleurs riantes. Ce qui vaut d'ailleurs chaque année, à ce jeune couple sympathique, un prix au concours des maisons fleuries.

Ce sont de lourdes charges financières et éducatives qui pèsent sur Monsieur et Madame Christophe. Mais cela n'altère pas leur disponibilité pour les autres, puisqu'ils prennent sur leur peu de loisirs pour intervenir au sein de leur commission de quartier, participer aux travaux de l'association indépendante des parents d'élèves de Buthegnémont dont ils sont les précurseurs et s'investir, l'un comme l'autre, dans des activités d'encadrement au sein de leur paroisse.

Madame Christophe a reçu la médaille de la famille française en juin 1997.

L'attention et l'affection que chacun d'eux témoigne à leurs enfants est une image d'unité et de force exemplaire, surtout aujourd'hui dans des temps où les valeurs familiales tendent à se défaire et où notre civilisation vénère à genoux des idoles de pacotille. « *Notre bonheur, c'est d'être ensemble, me disiez-vous récemment* ». Permettez qu'en cet instant, nous le partageons avec vous.

C'est pourquoi il a paru tout à fait opportun de réserver le prix de l'Association Départementale de la Famille Française à Monsieur et Madame Christophe, auxquels l'Académie de Stanislas adresse ses félicitations et ses encouragements.

Rapport par Monsieur Claude Kevers-Pascalis



sur les Prix Littéraires

PRIX GEORGES SADLER

Le prix Sadler est attribué cette année à Madame Laetitia de Warren, journaliste, spécialiste des questions européennes, rédactrice en chef de la revue « *Témoin* », pour son ouvrage « *Les fils de Vulcain* ».

L'auteur nous présente l'histoire du monde sidérurgique français, et plus particulièrement du monde sidérurgique lorrain, de ses succès, de ses performances, mais aussi de ses déboires, en un livre des plus attrayants et des mieux écrits, dont l'une des dernières phrases est la suivante : « *La sidérurgie a eu un passé hors du commun, démesuré : ce fut une épopée que la France n'a pas le droit d'oublier* ».

Le mot « *épopée* » est très opportunément employé ici par l'auteur, car son récit a toutes les caractéristiques d'une épopée : héroïque, national, non dépourvu de « merveilleux » et de longue haleine.

Récit de longue haleine, non par l'abondance des pages – moins de 300 pages ont suffi à l'auteur pour fournir un vaste panorama de l'aventure industrielle liée à l'exploitation du minerai de fer – mais parce que le récit remonte aux sources, rappelant que les toutes premières exploitations apparurent quelque mille cinq cents ans avant notre ère et rappelant la patiente marche du progrès d'une industrie qui, à travers les siècles, passe des « bas-foyers », aux « bas-fourneaux », puis aux « hauts-fourneaux » et qui, à partir du minerai, crée la fonte, le fer, l'acier, par la mise en œuvre de techniques de plus en plus élaborées.

Quant au caractère à la fois héroïque et merveilleux de cet ouvrage, il apparaît d'abord dans son titre : « *Les fils de Vulcain* », puisque le mot « *héros* », au sens des mythes d'autrefois, s'applique aux fils mortels des dieux. Le dieu, ici est celui qui, au cœur de la terre, en extrait et exploite

ce que l'auteur appelle « *un matériau noble* », destiné, ajoute-t-elle, à « *jouer un rôle fondamental dans l'histoire de l'humanité* ». Dans toute épopée, il y a du merveilleux. Or, n'y-a-t-il pas du merveilleux dans la métamorphose du minerai, qui, sous l'action magique du feu, se transforme en un liquide, puis en un solide doué du pouvoir de prendre toutes les formes pour donner naissance à des matériaux de construction, à des outils, à des machines au service de l'homme et de son bien-être, mais aussi, il faut bien le dire, pour créer des instruments de souffrance et de mort ?

Le caractère héroïque du récit apparaît également à travers les agissements des acteurs de cette grande aventure, que l'auteur nous présente sans en excepter aucun : ses héros sont à la fois les « *maîtres de forges* » dont elle nous décrit le combat obstiné et efficace contre la concurrence étrangère, les ingénieurs, les techniciens dont les compétences permirent tant de progrès, les ouvriers qui, trop souvent contraints à un travail épuisant et exposés à de multiples dangers, luttèrent avec opiniâtreté pour l'amélioration de leurs conditions de vie.

A cet égard, l'auteur se livre à une analyse objective des réactions de deux mondes qui s'affrontent tout en étant complémentaires, celui des grands patrons et celui des masses laborieuses, citant en grand nombre des noms de dirigeants, de responsables syndicaux, d'animateurs en tout genre –et sans exclusive- appartenant aux deux bords, noms souvent très connus, ce qui accroche solidement l'ouvrage au réel. Elle expose les mobiles d'action des uns et des autres, dans les années de prospérité comme dans les années de crise, dans les années de paix comme dans les années de guerre, redressant au passage quelques idées fausses concernant l'attitude de certains acteurs économiques dont le patriotisme fut parfois à tort mis en doute.

Madame de Warren analyse aussi les prémices du déclin de cette activité industrielle qui, depuis tant d'années, faisait partie du paysage lorrain. Son ouvrage nous montre comment de faux espoirs de croissance, comment un périlleux sentiment de sécurité qui masquait des réalités pénibles à regarder en face, comment des interventions parfois inopportunes ou maladroitement ou à courte vue de l'Etat et de responsables politiques, comment la concurrence mondiale et certaines incohérences d'une gestion mi-publique mi-privée commencèrent, comme le dit l'auteur de façon imagée, à « *lézarder les murs de la forteresse acier* ». L'ingérence de l'Etat, qui ambitionnait de se faire, lui aussi, « *maître de forges* », les regroupements, accords, plans financiers ne purent empêcher une dégradation due à l'exploitation d'un minerai moins riche ou moins aisé à extraire du sol que certains minerais étrangers.

La chute fut brutale, la Lorraine perdit un nombre considérable d'emplois, mais madame de Warren se garde bien de laisser son lecteur s'abandonner au pessimisme que pourraient engendrer les déboires dont elle lui a présenté un portrait sans concession. Elle cite en effet les noms de grands acteurs –chargés de mission au service du développement économique, nouveaux dirigeants- grâce auxquels la sidérurgie française demeure vivante. Certes, elle n'a plus l'importance qu'elle a connue –cette importance appartient désormais à l'Histoire- mais, réorganisée, débarassée, comme l'écrit fort bien l'auteur, du « *poids des illusions et des mythes* », devenue simplement une industrie parmi d'autres, elle est à présent, dans les domaines qu'elle s'est réservés, dans les produits haut de gamme, une des plus performantes au monde, une des plus innovantes et dynamiques. C'est ainsi que l'IRSID, l'Institut de Recherches de la Sidérurgie, à Maizières-les-Metz, est devenu le plus grand centre de recherche européen de ce genre. L'IRSID, qui, précise l'auteur, regroupe quelque 500 personnes, dont plus de 200 ingénieurs, prépare, écrit-elle (je cite) « *la sidérurgie du troisième millénaire* ».

C'est sur cette ouverture réconfortante vers l'avenir que se termine l'ouvrage, dont le caractère national achève de lui donner un ton d'épopée, ton que Madame de Warren se complait à employer dans certaines phrases, comme celle-ci : « *L'aventure de la sidérurgie eut, comme la conquête de l'ouest américain, ses prédateurs et ses victimes, ses braves et ses bandits, ses populations déracinées, mais elle eut aussi ses moments de chevauchée fantastique* ».

On ne peut conclure sans rappeler la phrase citée au début de ce compte-rendu : « *La sidérurgie fut une épopée que la France n'a pas le droit d'oublier* », car cette phrase, l'auteur la poursuit par ces mots : « *Les milliers et les milliers d'hommes qui en furent les acteurs ont fait autant, à leur manière, pour forger le pays, que les soldats de l'an II, les poilus de la Grande Guerre, les philosophes des Lumières* ».

Madame, pour la richesse de fond de votre ouvrage, pour l'important travail d'enquête et de recherche que vous avez accompli et pour la qualité de votre écriture, vous méritez largement le prix dont le jury littéraire de l'Académie de Stanislas vous a jugé digne.

Rapport par Monsieur Lucien Geindre



sur les Prix Littéraires

PRIX PAUL AUBRY

Henri Malcor, dans la préface du livre d'André Robert sur l'usine des Dunes à Dunkerque a écrit : « *Il est rare que les hommes d'action commentent ce qu'ils ont réalisé au cours de leur vie...* ». Monsieur Sylvain Tarantino a dérogé à cette réflexion puisque l'ouvrage qu'il vient d'écrire, si modeste qu'il soit dans sa présentation et dans ses ambitions, est une autobiographie très peu romancée qui ne veut s'intituler ni nouvelle, ni essai à prétention historique ou sociale.

Mais il y raconte de manière simple, vivante, concrète et parfois émouvante, l'odyssée d'un jeune garçon qui a quitté avec sa famille les Pouilles dans le Sud italien pour rejoindre, dans la Lorraine industrielle, son père venu chercher du travail quelques années auparavant.

Ce premier déracinement sera suivi d'un second, lorsque sa future carrière d'enseignant le conduira au Maroc puis le ramènera en Lorraine où, jeune fils d'un maçon déjà émigré depuis quelques années dans le bassin métallurgique de Villerupt et d'une laborieuse couturière, il s'était retrouvé soudain dans un milieu totalement étranger dont il ne connaissait même pas la langue.

A travers cette existence banale mais représentative des mouvements de population qu'a connus l'Europe au XX^e siècle, on prend conscience de la force des liens qui rattachent les hommes aux pays dans lesquels ils vivent, mais aussi de leur grande facilité d'adaptation et de la synthèse qu'ils sont capables de réaliser dans leur vie, entre des influences différentes. On apprécie la qualité des souvenirs toujours significatifs et choisis avec soins. Ils restituent l'atmosphère d'une époque à présent disparue et sont accompagnés de jugements auxquels on adhère le plus souvent, par exemple, lorsque l'auteur dénonce l'excentricité de certaines innovations pédagogiques.

Ce livre a le grand mérite d'être bien écrit dans une langue pure et parfois élégante. On le lit avec beaucoup d'intérêt pour ce qu'il nous apprend sur la Lorraine industrielle profonde, découverte d'abord par le regard d'un enfant exilé malgré la présence d'un père déjà établi comme beaucoup de ses compatriotes, et les retrouvailles de l'adulte au retour du Maroc, un adulte qui revient avec des qualifications professionnelles remarquables, compte tenu de ses origines.

Tout au plus pourrions-nous regretter qu'une véritable conclusion manque un peu à cette agréable chronique qui aurait pu être une synthèse de toutes les riches émotions et impressions vives recueillies au cours d'une existence bien remplie. Mais le plus important n'est-il pas dans la relation d'un parcours que, sans doute, ont dû faire bien des immigrés aujourd'hui devenus lorrains tout en gardant des patronymes originaux ?

C'est pourquoi l'Académie a le plaisir d'attribuer, avec ses félicitations, le prix Paul Aubry à Monsieur Sylvain Tarantino.

Rapport par Monsieur le Professeur Henri Claude



sur les Prix Artistiques

RIX GALILEE

Le Prix Galilée est destiné à un artiste confirmé et, comme tous les ans, nous avons à cœur d'honorer un lauréat de grande qualité : c'est le cas sans nul doute, pour Monsieur Pierre Didier, auquel la ville de Saint-Dié vient de consacrer une grande et superbe exposition admirée par un nombre très impressionnant de visiteurs, les déodatien s'affirmant justement fiers de leur compatriote.

Bien que né, en 1929, à Proville-les-Cambrai, où la profession paternelle avait, très provisoirement, entraîné la famille de très solide et ancienne souche vosgienne, Pierre Didier s'est très rapidement, en effet, retrouvé enfant de cette ville à laquelle il est très fortement attaché : il y a fréquenté les écoles primaires et le collège où il a fait preuve d'un goût très précoce pour le dessin, en a fait son régulier port d'attache et s'y est maintenant fixé définitivement.

Ce sont les événements tragiques de novembre 1944, Saint-Dié ayant été, on le sait, dynamitée et volontairement incendiée, qui infléchissent définitivement sa vie. Le restaurant paternel ayant disparu dans les flammes, Pierre Didier se réfugie chez des cousins à Paris où il rencontre, par bonheur, de judicieux conseillers qui l'encouragent dans son intention de mener des études artistiques. Admis à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Paris, il suit, durant deux ans, l'excellent enseignement du dessin de Lemagny et se lie d'amitié (ils sont les deux plus jeunes élèves de l'atelier) avec Bernard Buffet qui va très précocement connaître la célébrité.

De 1946 à 1949, il travaille, devenant même le « *massier* » de l'atelier, dans la célèbre Ecole où notre compatriote Paul Colin, le maître incontesté de l'affiche, rassemble autour de lui des élèves venus du monde

entier. Insatiable, il fréquente également les cours de la Grande Chaumière, ceux de la Ville de Paris et l'atelier de Fernand Léger.

Ces contacts répétés avec des maîtres hors du commun, cette formation très diversifiée et très solide, confortent en lui ces qualités que sont la rigueur, la précision du dessin, le respect pour la partie « artisanale » du métier, la recherche constante de la perfection, qualités qu'il apprécie lui-même chez les grands peintres du passé : parallèlement, en effet, il se cultive, lit, voyage, parcourt les musées, admire les primitifs flamands Van Eyck, Van der Goes mais aussi « *La Pieta d'Avignon* », Uccello, Holbein, les maîtres français de la nature morte du XVII^e siècle : Baugin, notamment, le fascine par l'organisation savante, la précision limpide, de mystérieux échos qu'il retrouve chez certains surréalistes, chez Max Ernst et Georges Rohner.

C'est notre ville qui, en 1953, lui réserve son premier grand succès et ce n'est pas sans émotion, sans doute, qu'aujourd'hui Pierre Didier se souvient du jour où, jeune homme timide de 24 ans, il reçut ce Premier Grand Prix d'Art Plastique de la Ville de Nancy, distinction paraissant plus gratifiante encore quand on connaît la qualité du Jury : y figureraient, en effet, l'Inspecteur Général des Beaux-Arts, Georges Fontaine, Charles Mathonnat, l'excellent Directeur de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts, notre ami André Jacquemin, futur membre de l'Académie des Beaux-Arts et des peintres alors très appréciés comme Roger Chapelain-Midy, peintre de la réalité proche du surréalisme et Gustave Singier, un des maîtres de la peinture non figurative. C'est d'ailleurs en se confortant à ces deux grandes tendances dominantes de l'après deuxième guerre mondiale que Pierre Didier va alors tenter de trouver, avec beaucoup d'honnêteté, une réponse personnelle qui ne démarque pas les maîtres du moment.

Au cours des années, sa notoriété s'affirme et ne cesse de grandir. Il participe régulièrement aux salons parisiens de la Société Nationale des Beaux-Arts dont il devient sociétaire, au salon « Comparaisons », au salon « Terres latines », à des expositions collectives, notamment celles du groupe des « Peintres de la Réalité et du Trompe l'œil ». Ses expositions personnelles, tant en France qu'à l'étranger, tout comme sa présence dans des galeries renommées à Paris, Strasbourg ou Zurich le font apprécier d'un nombre de plus en plus grand d'amateurs. Particulièrement encourageants sont les achats de la Ville de Paris, des musées de Saint-Dié, d'Epinal et d'Epervain. A Nancy, il expose au Club des Arts en 1954, à la Librairie des Arts chez Roger Mossovic, un des acteurs culturels les plus efficaces de notre ville, en 1964, 1972 et 1984, participe à une exposition collective organisée par Denis Rouart au Musée des Beaux-Arts. Dans les années 60,

il mène à la télévision des entretiens sur la peinture avec Bernard Rossignon, lui-même lauréat de notre Prix Galilée. En 1962, déjà, dans une belle et longue préface, le critique d'art Raymond Charmet parle, à propos de sa peinture, empruntant son titre à Barrès « *de mystère en pleine lumière* ». En 1984, Noël Nel lui consacre un superbe ouvrage édité par les Presses Universitaires de Nancy et préfacé par notre confrère Albert Ronsin : « *Pierre Didier, imagier de l'insolite* ».

Moins subtils, les classificateurs de tous poils l'ont embrigadé par commodité dans les grands courants plus aisément répertoriables (nature morte moderne, surréalisme, hyperréalisme) ce qui ne laisse pas d'agacer ceux qui connaissent son œuvre et, parmi eux, son fils Géraud.

Dans un très beau texte du catalogue édité pour l'exposition déodatienne de l'été dernier, texte que j'aurais aimé citer très longuement, celui-ci dissipe les malentendus et fait de cette peinture la plus féconde et la plus brillante analyse.

Monsieur Pierre Didier m'a convié dans son atelier à regarder longuement ses œuvres, en particulier celles de la dernière décennie. Les auditeurs manifestement bienveillants que vous êtes voudront bien me pardonner de livrer ici, sans communiquer les pièces du dossier, mon opinion personnelle. Si j'en prends la liberté, c'est que, rejoignant l'analyse de son fils, j'ai cru pouvoir y trouver l'aboutissement d'une longue réflexion, la conquête d'une expression dégagée de tout bavardage et qui ne doit qu'à son créateur.

« *Mon Dieu, que c'est difficile la peinture* », soupirait Gauguin, « *quand on veut exprimer la pensée avec des moyens picturaux et non littéraires* ». Pierre Didier est manifestement passé par la porte étroite et si son expression atteint désormais cette plénitude, c'est justement par le seul recours au langage de la peinture.

Chaque œuvre s'organise avec la gravité d'un retable ou d'un tableau d'autel, à la fois radieuse et ambiguë, limpide et rigoureusement ordonnée dans la perfection des volumes et des espaces, riche de la qualité de la pâte picturale et de la densité de la couleur, lumineuse et cryptée, silencieuse et lourde de sens : c'est qu'elle est volontairement soumise, comme le note Géraud Didier, « *à une tension issue du jeu des oppositions, oppositions de valeurs, de formes, de textures, à des antagonismes dans la conjonction du figuratif et de l'abstrait ou dans l'étrangeté voulue du rapport des objets entre eux, entre leur figure et l'énergie de leur matière* ». Car au delà de la représentation des choses, le rôle du peintre n'est-il pas – comme le dit Max Ernst – « *de même que le rôle du poète – depuis la célèbre lettre du Voyant – consiste à écrire sous la dictée ce qui se pense en lui, de cerner et de projeter ce qui se voit en lui* ».

Pour combler les lacunes de ce discours déjà trop long et imprudemment mené hors de la présence des œuvres, il reste donc à Pierre Didier, puisqu'il renoue avec Nancy des relations qui ont toujours été particulièrement heureuses, à prévoir au plus tôt une exposition dans notre ville.

En le félicitant chaleureusement, au nom de la Commission des Prix Artistiques, je me permets ici d'en exprimer le vœu.

BOURSE SADLER

Ce m'est un devoir et un plaisir d'accéder au vœu de l'artiste intelligent et généreux que fut Georges Sadler. Non content de créer, outre le prix Erckmann-Chatrian, le prix littéraire dont vient de parler notre confrère Claude Kevers-Pascalis, il a confié également à notre Académie le soin de remettre des bourses à des étudiants de notre Conservatoire et de notre Ecole des Beaux-Arts.

En ce qui concerne la bourse attribuée à un élève de notre Conservatoire National de Région de Musique, de Danse et d'Art Dramatique, Monsieur Jean-Marie Quenon, son directeur, a tenu à nous informer lui-même des qualités de la lauréate, ce dont nous le remercions très vivement.

Mademoiselle Judith Jochymski, qui habite Gimécourt dans la Meuse, a tout juste dix-huit ans. Entrée à l'âge de douze ans au Conservatoire National de Région de Nancy, elle a obtenu, à 16 ans, une médaille d'or en piano, puis, à 17, un premier accessit au P.S.I.R., c'est-à-dire au Prix Supérieur Inter-Régional où se retrouvent en compétition les meilleurs élèves des Conservatoires du Grand Est et du Luxembourg et, en juin 99, un Premier Prix, Médaille d'or à l'unanimité au Concours de Musique de Chambre du III^{ème} Cycle spécialisé.

« *J'ai eu l'honneur* », écrit-elle, « *de jouer en soliste le Concerto de Grieg avec l'orchestre du Conservatoire sous la direction de Jean-Marie Quenon* ». Nous comprenons fort bien sa fierté, tout comme sa modestie et sa lucidité quand elle reconnaît, sans réticence aucune, tout ce qu'elle doit à notre Conservatoire National de Région et à ses maîtres.

Ayant obtenu, en juin dernier, son Diplôme d'Etudes Musicales, Mademoiselle Jochymski est actuellement en III^{ème} Cycle Perfectionnement et se prépare courageusement aux diverses épreuves qui l'attendent : à savoir le Baccalauréat puisqu'elle est en Terminale F11 des classes à horaires aménagés du Lycée Poincaré et, de nouveau, les épreuves du Prix Supérieur Interrégional, son objectif étant désormais d'entrer au Conservatoire National Supérieur de Paris.

C'est très sincèrement qu'au nom de la Commission des Prix Artistiques, nous lui souhaitons les plus beaux succès dans tous ces domaines.

Quant à l'Ecole des Beaux-Arts, Monsieur Thiébault, son nouveau directeur, a préféré partager la bourse entre deux étudiantes considérées par leurs enseignants comme particulièrement méritantes : Mademoiselle Salecki et Mademoiselle Niollet, à laquelle nous nous adresserons tout d'abord.

Actuellement en fin d'études (elle affrontera en effet dès juin prochain les épreuves du diplôme National Supérieur d'Arts Plastiques), Mademoiselle Marie Niollet a mené un parcours légèrement atypique : après son baccalauréat A2, elle a obtenu, consécutivement à un long séjour en Angleterre, son First Certificate of Cambridge, puis un D.E.U.G. de Langues et Cultures étrangères, en Anglais, à l'Université de Dijon. Irrésistiblement attirée pourtant par l'expression artistique, elle s'est décidée à franchir le pas, obtenant son certificat d'Aptitudes Plastiques à l'Ecole des Beaux-Arts de Beaune avant de passer le concours d'entrée à l'Ecole Nationale Supérieure d'Art de Nancy : elle y a connu de brillants succès puisqu'à l'issue des trois premières années, elle a obtenu le Diplôme National d'Arts Plastiques avec –fait assez rare pour être souligné– la mention très bien. Elle a ensuite crânement décidé de continuer son deuxième cycle en Département Art : menant de front réflexion sur la peinture et action de peindre, elle n'hésite pas à aller voir ce qui se passe ailleurs : ainsi a-t-elle, l'an dernier, passé six mois à Glasgow, cet autre brillant foyer de l'Art Nouveau, dans la célèbre Ecole des Beaux-Arts, chef-d'œuvre de Mac Kintosh.

Nous avons déjà évoqué à cette tribune les difficultés rencontrées par les étudiants d'aujourd'hui pour se situer sans se perdre dans ces départements Arts où foisonnent les chausse-trappes ; beaucoup plus qu'ailleurs, il y faut être vigilant et sérieux. Lucide, Mademoiselle Niollet travaille assidûment : c'est une formule qui a toujours fait ses preuves et nous lui souhaitons, bien sincèrement, de trouver ainsi sa voie.

C'est à Mademoiselle Hélène Salecki, étudiante en 4^{ème} année que revient la seconde moitié de la bourse attribuée aux Beaux-Arts. Née en 1975, pourvue d'un B.E.P. puis d'un Baccalauréat F12, Option Arts appliqués, Mademoiselle Salecki a été admise au concours d'entrée à notre Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts et a obtenu, à l'issue de sa 3^{ème} année d'études, le Diplôme National d'Arts Plastiques.

Elle a rejoint, quant à elle, pour son deuxième Cycle, le Département dit de « Communication visuelle et audiovisuelle », c'est-à-dire un département aux objectifs et aux programmes plus précis et à vocation

plus directement professionnelle. Elle y a mené, par exemple une série d'analyses des écritures antiques accompagnées de variations graphiques, des travaux de typographie et de mise en page, des expériences photographiques ; à partir d'illustrations représentant des objets, elle a créé l'environnement d'un personnage auquel elle a donné ainsi vie et consistance. Elle a particulièrement apprécié, dit-elle, un travail proposé par Jean-Claude Berruti, metteur en scène du Théâtre du Peuple à Bus-sang, travail consistant à fournir l'information et l'identité graphique de ce haut-lieu cher aux Pottecher.

Mademoiselle Hélène Salecki se prépare donc avec beaucoup de sérieux à son Diplôme National Supérieur d'Arts Plastiques et à une vie professionnelle gratifiante. Sa curiosité, son courage, ses connaissances techniques et son inventivité seront pour elle, manifestement des atouts précieux pour y parvenir.

Rapport par Monsieur Jean-Marie COLLIN



sur le Prix d'Architecture

Le Jury de l'Académie de Stanislas chargé de désigner le lauréat du prix d'architecture 1999-2000 a été très embarrassé car il avait à désigner un lauréat parmi sept projets très intéressants et tous excellents.

Parmi ces sept projets, deux étaient à sujets historiques et les cinq autres à sujets traditionnels.

PROJETS Á SUJETS HISTORIQUES

Le premier projet est d'Agnès Simonin. Il a comme sujet une étude sur la ville de Toul. Agnès Simonin, tout en axant son travail sur les communications, estime qu'il est possible de développer l'eau autour de la ville à partir de la Moselle, du canal et de l'Ingressin.

Elle rétablit donc l'eau dans les douves et elle justifie les éléments de l'enceinte de Vauban en leur trouvant une orientation nouvelle : jardin, parcours de sport et loisirs.

Dans son projet, elle met en valeur le quartier médiéval, les remparts et Toul extra-muros en présentant quelques propositions.

Mademoiselle Simonin n'ose pas trop parler des médiocres constructions qui garnissent (et déflorent) les alentours des remparts dans la zone sud-est de la ville. Et si nous sommes, comme elle, sensibles à cette discrétion, nous aurions cependant aimé qu'elle trouve des solutions à ce problème, en dehors des études pertinentes qu'elle propose.

Le Jury, très intéressé, propose que la municipalité de la ville de Toul soit associée à la présentation publique de ce projet.

Le second sujet est de Yann Vaxelaire. Son étude a pour objet la Vieille ville de Nancy et le Musée Lorrain.

Après avoir étudié les contours successifs de la ville vieille depuis l'origine de Nancy, Monsieur Vaxelaire, qui n'est pas un inconnu à Nancy, prête son attention aux remparts du Moyen Âge, au XV^{ème} siècle et donne des orientations aux remparts bastionnés du XVI^{ème} siècle. Il donne ensuite un aperçu du développement souhaitable et donne quelques idées originales.

Il sait qu'une partie du palais du gouvernement reviendra au Musée Lorrain et, sans aller jusqu'à proposer une distribution intérieure, il fonde sur sa réflexion quelques conclusions. Par exemple, il propose de nouvelles orientations pour le Couvent des Cordeliers qu'il imagine rétabli et isolé du reste. Cependant, quelques orientations sont jugées trop timides, voire irréalistes par des membres du jury très avertis de ces questions.

Le projet de Monsieur Vaxelaire intéresse beaucoup le Jury qui sait que cette question de l'aménagement du Musée Lorrain est d'actualité et il souhaite que le Musée Lorrain soit intéressé directement à la présentation publique de ce dossier, étant entendu que les orientations du projet ne seront pas remises en cause.

PROJETS Á SUJETS CLASSIQUES

Le projet d'Hélène Maillard et de Frédéric Corset a ceci d'original qu'il propose un aménagement de l'ancien domaine de la SNCF sur le territoire d'Heillecourt.

Il s'agit d'un terrain d'une cinquantaine d'hectares laissé libre, autrefois occupé par une gare de triage et par des hangars de locomotives à voûtes conoïdes et qui est désormais libre et aménageable.

Avoir pensé à aménager ce terrain est certainement un point positif à l'actif des concepteurs. En outre, les deux élèves ont composé avec des habitations pavillonnaires en bandes mitoyennes, des jardins, des plantations communes, herbes et bois.

Il est possible de faire la critique habituelle de la rentabilité, mais on conviendra qu'il faut aussi travailler dans l'idéal qui ne tient pas du tout compte de l'aspect financier. On peut aussi objecter que tous les pavillons ne sont pas desservis par des routes carrossables et que les surfaces construites sont trop peu importantes pour les surfaces de jardin : ce sont là deux critiques assez importantes.

Il n'en demeure pas moins que les intentions sont clairement exprimées, le projet est habile et l'ensemble est beau et frais. On peut regretter l'absence de certains équipements : écoles, communauté, lieu de réunion, église, équipements de sécurité, pompiers, police, etc...

Pourtant, un projet de cette importance reliant les deux versants d'un thalweg, nécessiterait une réflexion et mériterait un complément d'étude.

Cloé Fontaine présente un ouvrage sur la couleur. Ouvrage illustré de croquis et de photographies en couleur des paysages construits. Le tout est, lui aussi, parfaitement intéressant.

Mademoiselle Fontaine a beaucoup voyagé en Europe et dans les pays du Moyen Orient et d'Orient, en particulier en Inde.

C'est ainsi que sa reliure de photographies couleur peut intéresser de grandes firmes de peinture et de photographie : nous savons que tel était le but de Mlle Fontaine.

Nous apprenons à comparer la couleur à Burano en Italie, avec les teintes des maisons en Grande-Bretagne, voire aussi dans les pays Baltes. Nous apprenons aussi que, dans certaines régions, la peinture des bateaux se retrouve sur les murs des maisons pour utiliser au mieux les excédents et faire ainsi quelques économies...

Le Jury a véritablement apprécié ce travail, en regrettant peut-être que les études n'aient pas été approfondies. Par exemple, Mademoiselle Fontaine se demande si, au fil de l'histoire, les couleurs ont ou non évolué. Question qui intéresse au plus haut point le Jury et qui mériterait une véritable recherche. Il semble, malheureusement, que oui. Nous disons « malheureusement » parce que nous ne pouvons nous empêcher de penser que certains contrastes d'autrefois sont perdus, au détriment de certaines audaces regrettables d'aujourd'hui..

Pour conclure, ce qui apparaît dans cette étude, c'est l'appauvrissement de la gamme des couleurs et, en particulier, des couleurs primaires d'autrefois qui étaient souvent « assourdies » au détriment de l'emploi, souvent un peu brutal des couleurs brutes, sans mélanges, d'aujourd'hui. D'où la « cruauté » de certaines cohabitations.

Le Jury pense que Mademoiselle Cloé Fontaine aurait intérêt à poursuivre son étude, quitte à rechercher la sponsorship d'une grande maison de peinture ou de photographie.

Patrice Geoffroy et Didier Michel ont étudié le devenir des moulins Vilgrain. Il faut féliciter ces deux élèves d'avoir pensé à ce grave sujet d'actualité.

L'étude se solde par la création d'un CD. C'est ainsi que se présente l'ouvrage de ces deux concepteurs. Bien sûr, il faut utiliser les moyens de son temps, mais un minimum de présentation manuelle n'aurait pas nui à l'affaire et aurait permis de connaître l'habileté réelle de ces garçons.

Car les dessins réduits permettent de dissimuler bien des défauts...

Il faut savoir que les établissements Vilgrain ont déposé, à ce jour, un permis de démolir qui, pour l'instant est encore sans réponse, mais qui suppose le problème résolu du devenir de cet ensemble.

Chacun est autorisé à penser que le permis de démolir est une sorte de pis aller prématuré. Il faut absolument en savoir plus pour être sûr que la destruction d'un bâtiment, dont l'architecture des années 1950 est une grande réussite, sera remplacé par une œuvre architecturale aussi convaincante.

Car là est bien la question qui est posée à la ville de Nancy et que le Jury de l'Académie de Stanislas se pose aussi, bien évidemment.

On aurait aimé que les moulins Vilgrain se la posent aussi avant même qu'ils ne déposent ce permis de démolir. La construction qui remplacera les moulins Vilgrain sera-t-elle aussi belle que celle qui existe ?

Car cet établissement a été reconstruit après la guerre, dans les années 1950, avec une architecture très intéressante, mélangeant la maçonnerie blanche et la brique rouge, le tout coupé par une tour observatoire et enjambant la Meurthe et qui reste caractéristique de son époque.

Messieurs Geoffroy et Michel décortiquent l'établissement dans sa structure métallique, ses silos, ses remplissages et imaginent des transformations possibles, ouvrant des horizons sur le champ des utilisations qu'on peut envisager.

L'une de ces transformations consiste à remplacer les murs par une sorte de grille de béton servant de mur-fenêtre et éclairant l'intérieur.

L'autre consisterait à montrer les silos intérieurs par une architecture de transparence. Enfin, les auteurs ne manquent pas de rechercher les relations de cette construction industrielle avec les jardins, espaces verts et parcs environnants en cherchant à établir des communications qui, pour l'heure, n'existent pas mais montrant qu'au besoin des axes peuvent être dégagés.

Le Jury trouve ce projet plein de bonnes idées et, par conséquent, très convaincant : il souhaite que ces bonnes idées retiennent l'attention des décideurs.

Le projet de Monsieur Bruno Geoffa est une construction de sylviculture à la Guadeloupe.

Après avoir étudié en coupe ce bâtiment qui doit pouvoir trouver en permanence une forte aération grâce à la circulation intérieure d'un courant d'air entre les allèges ouvrantes et un jour haut à lamelles ouvrant

sur une cour intérieure-patio, cette construction, évidemment en bois, est voulue par l'ONF du secteur. Monsieur Geoffa situe sa construction sur la carte de l'île qui fait partie des Antilles Françaises.

Il s'agit d'une île couverte de forêts aux trois quarts, par conséquent l'ONF est partie prenante dans l'économie de l'île. Elle doit promouvoir les essences de la Guadeloupe, sa capacité à s'insérer dans un tissu économique qui reste sans doute un élément de richesse dont on doit tirer parti. L'implantation de cette construction destinée à servir la sylviculture est donc très importante : on a besoin de bureaux, de laboratoires, pour gérer cet immense patrimoine et abriter le personnel scientifique.

Monsieur Geoffa a bien répondu aux besoins qui lui ont été exprimés. Sa réponse architecturale manque peut-être un peu d'audace et de créativité, encore que sa production soit visiblement contenue dans un budget serré.

Nous lui en savons gré, mais le Jury pense qu'il aurait aimé recevoir une étude se dégageant mieux de la stricte réalité : c'était le moment de montrer tout ce dont il était capable.

Le projet de Béatrice Laville se présente sous forme d'un livre où se développe une étude sur la maison individuelle.

Mademoiselle Laville découvre que chaque individu a sa propre vision de la maison et la conçoit et l'aménage à sa façon, même si l'enveloppe de gros œuvre est pré-déterminée. Bien entendu, Mademoiselle Laville illustre par des textes et par des dessins cette découverte. Ensuite, elle développe ses idées tout au long de ce document écrit qui prend alors l'aspect d'un livre où chaque dessin illustre une idée.

Ces dessins sont excellents, fort bien faits et les idées sont claires, bien expliquées et bien mises en valeur : ce livre est donc parfaitement intéressant.

Comme Mademoiselle Laville n'a pas de planches à exposer, elle a illustré les deux cimaises dont elle disposait en une présentation d'un alphabet où chaque lettre s'exprime par des qualités ou des grands noms d'artistes et d'architectes dont la lettre commence par la lettre de l'alphabet étudiée. Chaque mot commence par une majuscule de cette lettre calligraphiée en rouge. L'ensemble laisse au Jury l'impression qu'il s'agit là d'un projet de qualité, intelligent, intéressant et artistique.

Le Jury, à l'unanimité, décerne à Mademoiselle Béatrice Laville le Prix d'Architecture.

Rapport par Monsieur Stéphane Gaber



sur le Grand Prix

L'année qui vient de s'achever a été fertile en événements dramatiques de toutes sortes, aussi bien en catastrophes naturelles qu'en conflits qui ont entraîné de multiples interventions humanitaires d'urgence. L'Académie de Stanislas a choisi d'honorer aujourd'hui une personnalité qui a œuvré à l'installation d'hôpitaux de campagne avancés et son choix s'est porté sur le docteur Pierre Masse.

C'est un authentique lorrain, natif de Pompey. Après avoir réussi son baccalauréat en 1951, il a commencé des études de médecine à Strasbourg et les a poursuivies à Nancy où il a soutenu sa thèse sur le sujet suivant : *Contribution à l'étude des traumatismes des nerfs périphériques*. Ce travail lui a d'ailleurs valu le prix de la Faculté.

Entre temps, le docteur Masse avait été appelé sous les drapeaux pour un service alors très long qui dura du 5 octobre 1957 jusqu'au 7 janvier 1960. Après une période d'instruction à Bar-le-Duc, il a fait l'école des E.O.R. et en est sorti aspirant. Il fut alors affecté au service chirurgical de l'hôpital militaire Legouest de Metz avant de passer ses derniers mois d'armée à l'hôpital Sédillot à Nancy.

C'était l'époque de la guerre d'Algérie et le jeune médecin s'est trouvé confronté à la dure réalité des blessures de guerre de tous types, souvent horribles, causées par les mines et les armes blanches, puisqu'il devait soigner les blessés rapatriés. Ce fut une occasion exceptionnelle pour se former en pratiquant une chirurgie polyvalente. En effet, le médecin devait pouvoir intervenir sur n'importe quelle partie du corps humain alors qu'aujourd'hui l'on exige du futur chirurgien une rapide spécialisation.

Après son retour à la vie civile, le docteur Masse continua à se perfectionner pour obtenir sa qualification en tant que chirurgien orthopédique et traumatique. Il exerça en particulier à l'hôpital de Lunéville et à la clinique Jeanne d'Arc à Lunéville.

L'armée ne l'avait cependant pas oublié. Elle avait besoin de chirurgiens formés à toutes les disciplines. Le docteur Masse fut donc rappelé régulièrement pour des périodes d'instruction. C'est ainsi qu'alors qu'il se trouvait en Allemagne, il participa à un exercice de déploiement d'hôpitaux de campagne avancés. L'exercice achevé, chaque participant devait donner son avis sur son déroulement. Le docteur Masse fit alors quelques remarques sur la lourdeur et la lenteur du camion de stérilisation utilisé et proposa de le remplacer par des bains d'oxyde d'éthylène.

A sa grande surprise, au cours de l'exercice suivant, il découvrit des bacs contenant ce stérilisant. Lui, jeune chirurgien, avait donc été écouté par ses supérieurs. Dès lors, il allait s'impliquer davantage dans l'amélioration des H.C.A. L'armée sut reconnaître ses compétences et il devint médecin en chef dans le corps de réserve des médecins des Armées avec autorisation de port des galons de colonel.

La carrière civile du Docteur Pierre Masse s'est arrêtée avec son départ en retraite en 1994 et, quatre ans plus tard, il fut rayé des cadres de réserve et accéda à l'honorariat de son grade.

Les H.C.A. qu'il a contribué à améliorer se sont développés et ont participé à la création de l'EMIR, Élément Mobile d'Intervention Rapide, unité civile actuellement utilisée par la France lorsque notre pays envoie des sauveteurs sur les lieux des grandes catastrophes naturelles mondiales qui semblent connaître une recrudescence. Les tremblements de terre de Turquie, de Taïwan, les inondations du Venezuela ont été les plus spectaculaires en 1999.

Quant à l'armée française, nous savons tous qu'elle participe aujourd'hui à la lutte contre la marée noire, qu'elle s'est impliquée dans les secteurs ravagés par les tempêtes de décembre dernier. Par ailleurs, nos troupes sont présentes dans de nombreux pays étrangers. Nous avons tous en mémoire les événements du Timor oriental et surtout ceux du Kosovo. Dans ce dernier pays, les militaires ont amené et déployé cette logistique que le docteur Masse a contribué à mettre sur pied. Dans les hôpitaux installés sur place, l'on a soigné aussi bien les blessés de guerre que les civils. Les médecins militaires doivent avoir des compétences multiples et la télévision nous a rapporté qu'il leur a souvent fallu procéder à des accouchements. C'est évidemment cette dernière image que nous voudrions retenir mais, hélas, l'homme restera ce qu'il a toujours

été. Tout est possible. Que sera le XXI^{ème} siècle ? Nous avons vu tant de prophètes se couvrir de ridicule qu'il serait vain de le prévoir. Toujours est-il que les H.C.A. existent, qu'ils sont prêts à se déployer et à fonctionner. Espérons seulement que ces déploiements n'auront lieu qu'au cours d'exercices. Merci donc au Docteur Pierre Masse d'avoir œuvré à leur mise pied. Il a fait honneur à sa mission de médecin et l'Académie de Stanislas est fière de lui décerner son grand prix annuel doté par la S.N.V.B.